Les minettes à Béart

Tristesse de voir Brassens longuement invité par Guy Béart et les inévitables minettes de ses « Bienvenues ». Qu'est-ce qu'il foutait là ? Je ne sais. Mais il « en faisait », et cela ne lui va pas. « *Je fus un gros ours s'essorant aux moulures du plafond.* » Ce mot de Rimbaud me revenait. Brassens, il faut qu'il soit ce qu'il est : un bloc, une souche, un mégalithe qui fut peut-être un aérolithe, un menhir du Midi. Ce n'est qu'en chansons qu'il a le droit de se faire « *tout petit devant une poupée* ». Que dis-je ! Ici, la poupée, c'est lui. Il en sort, aux deux sens du mot, du son... Qu'il me pardonne. J'ai mal de son secret éventé, éventré...

Et puis, avec ses copains, Fallet, Chabrol, il me lasse un peu et je crois savoir pourquoi : ces bohèmes gaillards et paillards, il y a dix ou vingt ans, leur vie avait quelque chose de contestataire. Or les temps ont marché, couru. Pas eux. Et, aujourd'hui, leur inoffensive anarchie peut paraître soupape et garantie de l'ordre. Certes je ne puis à la fois souhaiter que Georges Brassens reste souche et lui demander de changer. Je le sais. Mais, s'il doit demeurer éternel, que ce soit comme une âme ou comme un paysage, ou comme un monument, qu'on ne voit pas souvent mais qu'on aime savoir là, quelque part. S'il vient nous voir en notre monde, que ce soit sans les minettes à Guy Béart. Et, bien sûr, je pardonne ces minettes à Béart lui-même, car j'ai un faible pour lui. Mais on n'a pas de faible pour Brassens : on le salue, ou bien on le plante là — où il est planté...

MAURICE CLAVEL

Leguay - Télé 7 jours

GEORGES BRASSENS A L'O.R.T.F.
« *Je fus un gros ours s'essorant aux moulures du plafond* »

Le Nouvel Observateur
15 mai 1972